ROSEMONDE

TRAGÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS

PAR

LATOUR SAINT-YBARS



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1855

PERSONNAGES

ALBOIN, roi des Lombards.	MM. MAUBANT.
DIDIER, jeune comte du roi.	BEAUVALLET.
CLÉPHON, soldat Lombard.	CHÉRI.
HIRMÈS, Gépide, esclave d'Alboin.	FONTA.
UN BARDE.	JOUANNI.
ROSEMONDE, fille du roi des Gépides.	Mmes RACHEL.
ÉGILDE, jeune fille compagne de Rosemonde.	FAVART.
GUERRIERS LOMBARDS.	
JEUNES FILLES ESCLAVES.	

La scène est à Vérone, dans le palais d'Alboin.

ROSEMONDE

L'intérieur du palais d'Alboin : au fond, la salle du festin; tables entourées de lits; la salle du festin est séparée du vestibule par une colonnade dont les entre-colonnements sont garnis de tentures. A droite, Rosemonde, richement parée est entourée de jeunes filles; toutes sont plongées dans la plus profonde douleur. Alboin, la couronne en tête, est couché sur un lit au fond; des amis l'entourent, il boit et rit avec ses compagnons; un barde chante les exploits des Lombards.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALBOIN, ROSEMONDE, ÉGILDE, CLÉPHON, HIRMÈS, LE BARDE, COMTES, JEUNES FILLES.

LE BARDE chante.

Peuples, bâtissez dans les villes
Des temples, des palais, des bains;
Labourez de vos mains serviles
Les champs des patrices romains;
Travaillez le fer et la terre,
Forgez des armes pour la guerre;
Armures et moissons, bains de marbre, remparts,
Voilà le butin des Lombards.

Alboin et ses Lombards chantent le refrain, et marquent la cadence en frappant sur leurs boucliers.

LE BARDE.

Tressez les chevelures blondes
Des femmes aux regards tremblants,
Baignez dans le cristal des ondes

Le marbre arrondi de leurs flancs;
Que l'or fauve et les perles blanches
Ruissellent jusques sur les hanches :
Parures et beauté, pleurs et cheveux épars,
Voilà le butin des Lombards.

ALBOIN se lève, regarde Rosemonde qui pleure, et va vers elle.

Filles des rois vaincus, je supporte avec peine
Ta douleur : te voilà mon épouse et leur reine,
Pourquoi ces pleurs? Allons, viens, et réjouis-toi
De partager le lit et la table du roi.

Il entraine Rosemonde dans la salle du festin.

LE BARDE.

Peuple armé, le Lombard se vante
D'avoir pu vaincre le vainqueur,
Et d'avoir frappé d'épouvante
Ces Huns même qui faisaient peur;
Les Hérules et les Gépides
Ont connu ses flèches rapides :
Barbares et Romains, rois chevelus, Césars,
Voilà les vaincus des Lombards.

Le barde et quelques Lombards qui chantent avec lui passent dans la salle du festin; les tentures du fond tombent.

SCÈNE II.

ÉGILDE, CLÉPHON, DIDIER, HIRMÈS, JEUNES FILLES ESCLAVES.

Didier entre à gauche; il s'arrête à écouter le bruit qui se fait dans la salle du festin : Cléphon vient à lui.

DIDIER.

Quel bruit! on boit, on chante, et l'ivresse s'allume;
On dirait que le fer retentit sur l'enclume;

A merveille! Les ducs sont gais, le roi s'ébat,
Frappant son bouclier comme avant le combat.
Votre Alboin a le cœur bouillant et les mains promptes;
Mais pourquoi donne-t-il un festin à ses comtes?

CLÉPHON.

Pourquoi? pour triompher des Gépides soumis,
Et pour faire admirer à ses nombreux amis
Rosemonde.

DIDIER.

Comment?

CLÉPHON.

Le roi la prend pour femme.

DIDIER.

Déjà! C'est beaucoup trop se hâter, sur mon âme.
Le roi Gépide hier est tombé sous vos coups,
Et sa fille subit Alboin pour son époux
Aujourd'hui!...

CLÉPHON.

Du succès il a tout le délire.

DIDIER.

Donc, parce qu'il est roi des Lombards, c'est-à-dire
Qu'il aura pu, pendant l'ivresse d'un festin,
Faire à son gré sa part de gloire et de butin?
J'avais vu Rosemonde, et, pendant mon absence,
Alboin, pour me braver, l'a prise en sa puissance...
Comme un César voilà qu'il en use; il fait voir
Que nos droits ne sont rien auprès de son pouvoir,
Il nous provoque enfin; mais, qu'il y prenne garde,
L'indépendance est chère à la race lombarde!
Tant que j'aurai ce fer à mon côté, je crois

Bien imprudent celui qui méconnaît mes droits.
Qu'il devienne empereur, qu'il gouverne le monde,
Je me souviendrai, moi, qu'il m'a pris Rosemonde.

CLÉPHON.

L'aimes-tu?

DIDIER.

Lorsque Alboin n'était, sous l'ancien roi,
Qu'un homme libre, noble et soldat comme moi,
Je fus envoyé seul vers les ducs des Gépides
Pour conclure un traité : ces hommes intrépides
Faisaient alors la guerre aux Huns : je les suivis
Jusque dans leurs forêts. Ce fut là que je vis
Sous les tentes du roi, Rosemonde sa fille,
Belle entre ses enfants, orgueil de sa famille :
Elle voyait déjà d'un œil indifférent
Les comtes de son père auprès d'elle accourant.
Ils préparaient en vain leurs anneaux d'or pour elle,
Sa main ne se livrait qu'à la main paternelle;
Et, pour suivre le prince à la chasse, aux combats,
De javelots légers sa fille armait son bras.
Les esclaves latins, charmés de son adresse,
Nommaient en la voyant la Diane chasseresse;
Et, des vierges d'Odin, Gépides et Lombards
En elle retrouvaient l'air noble et les regards.
C'est pourquoi votre duc l'épouse : il en espère
Des enfants vigoureux et beaux comme leur mère;
Mais je n'ai pas compris encor par quelle loi
C'est lui qui la retient esclave, et non pas moi.

CLÉPHON.

Le roi t'a bien traité, tu n'as pas à te plaindre;
Et ton dépit, trop vite allumé, doit s'éteindre.

Regarde quelle place on te laisse au festin,
Vois la part que le roi te fait dans le butin,
Les armes, les chevaux, les trésors qu'il te donne;
De plus, un des châteaux qui dominent Vérone.
Mai parmi les bienfaits et les dons du vainqueur,
Il en est un qui doit lui ramener ton cœur;
C'est une jeune esclave.

DIDIER.

Une esclave!

CLÉPHON.

Sa vue
Va te faire oublier Rosemonde perdue.

DIDIER.

Oublier Rosemonde! oh! jamais!...

CLÉPHON.

Tiens, voici
Le don qu'Alboin te fait.

Après avoir écarté le voile d'Égilde

DIDIER.

Soit; je prends celle-ci.
Quel est ton nom?

ÉGILDE.

Égilde.

DIDIER.

Et ton père, est-il brave?
Quel rang était le sien avant que d'être esclave?

ÉGILDE.

Il n'a jamais connu l'esclavage, il est mort!

DIDIER.

Mais avant ce malheur, quel était votre sort?...

ÉGILDE.

Mon père, compagnon du prince, dans la guerre
Ainsi que dans la paix l'a servi comme un frère.
Au milieu des revers lui conservant sa foi,
Il le suit dans la tombe en ce moment; et moi,
Que Rosemonde hier protégeait, je partage
Aujourd'hui les rigueurs de son dur esclavage.

DIDIER.

Console-toi : ton sort et le sien vont changer,
Sans être pour cela l'un à l'autre étrangers :
Comme par le passé la fortune vous lie.
Au lieu de t'épuiser en vains regrets, oublie.
Étant comte du roi, j'habite ce palais;
Tu ne quitteras point la reine; tu me plais,
Égilde; en te voyant, fille de noble race,
Le désir me viendra d'adoucir ta disgrâce,
Et de te faire ainsi bientôt comme un devoir
De me servir auprès de la reine... A ce soir.

Il prend à part Cléphon.

Cléphon, m'as-tu gardé cette amitié solide
Qui dans tous les périls me soutient et me guide?

CLÉPHON.

Tu doutes de moi?

DIDIER.

Non : c'est dans mon intérêt
Que près d'Alboin ici tu veilles en secret.

CLÉPHON.

Vers de nouveaux projets sa fortune l'entraîne,
Et contre toi, Didier, le roi n'a plus de haine;
Ces dons te prouvent...

DIDIER.

Rien : que me fait ce présent?
Le traître a combattu lorsque j'étais absent;
Je regrette surtout ma part de la victoire.
A cette vieille haine il est prudent de croire.
Informe nos amis, ils savent mon retour;
Qu'ils viennent au palais le fêter jusqu'au jour.

SCÈNE III.

ÉGILDE, HIRMÈS, Esclaves.

ÉGILDE.

Heureuses mille fois entre toutes, les filles
Que la mort vint saisir au sein de leurs familles
Et que l'on entendit hier sous les débris
De leurs toits écroulés pousser les derniers cris!...
Elles n'ont pas subi le malheur de connaître
La voix et les regards impérieux du maître;
Elles n'ont pas subi la honte de ses lois
Ni les pâles frayeurs du sort que j'entrevois;
Tout en elles échappe à cette loi fatale,
Et rien n'aura souillé leur tombe virginale.

HIRMÈS.

Égilde, au désespoir pourquoi livrer ton cœur?
Réduite comme nous au pouvoir du vainqueur,
Et comme nous soumise à cette race immonde,
Tu pleures ton malheur... regarde Rosemonde;
Et, par tous les tourments que la fille du roi
Supporte sans mourir, enfant, résigne-toi.
Alboin lui fait subir, en la prenant pour femme,
L'esclavage du corps avec celui de l'âme;

Au milieu des Lombards seule assise elle entend
Les vainqueurs en débauche à son père insultant;
Et, pour la torturer, ce roi cruel étale
Tous les emportements d'une ivresse brutale.
Vous le savez : Alboin a du milieu des morts
De notre dernier roi fait retirer le corps;
Devant aucun malheur sa haine ne s'arrête...
Ses barbares, du tronc ont séparé la tête,
Et, dans les os du crâne on a taillé pour lui
La coupe dans laquelle il veut boire aujourd'hui.
Rosemonde verra les restes de son père
Changés en instrument d'ivresse et de colère.

ÉGILDE.

Pour la fille des rois quel tourment! sa douleur
Déborde en flots amers et monte vers mon cœur.

Cris et tumulte dans la salle du festin, les tentures s'agitent, et la reine se précipite vers Égilde en détournant ses regards de la coupe qu'un échanson d'Alboin lui présente.

SCÈNE IV.

ALBOIN, DIDIER, ROSEMONDE, ÉGILDE, CLÉPHON, HIRMÈS, JEUNES FILLES, LE BARDE, LOMBARDS.

ROSEMONDE.

Oh! jamais! non jamais! tout mon sang se soulève :
La mort par le poison, ou la mort par le glaive,
Plutôt que d'obéir; oh! la mort mille fois!...

ALBOIN.

Pas de cris, pas de pleurs; allons, esclave, bois.
Contre ton père un jour que je guidais ma troupe
Je jurai que son front me servirait de coupe,

Et que dans un festin couronnant cet exploit
Tu boirais dans son crâne; il faut que cela soit.
Le vaincu par tes pleurs survit à sa défaite,
Et ta douleur rendrait ma victoire imparfaite;
Mais le roi de Lombards repousse un tel affront,
La couronne de fer repose sur mon front,
Et de ce dur métal les Dieux firent mon âme
Qui ne s'émeut jamais aux pleurs vains d'une femme.
Allons; il faut subir mon pouvoir absolu :
Versez, et qu'il soit fait ainsi que j'ai voulu.

Au moment où sur l'ordre d'Alboin un échanson va présenter la coupe à Rosemonde, Didier s'avance pour défendre la reine.

DIDIER.

Roi, cet ordre cruel nous blesse, tu t'égares;
Les latins à bon droit nous traitent de barbares.

ALBOIN.

Veux-tu me provoquer?

CLÉPHON, bas à Didier.

Oh! silence.

DIDIER.

Eh bien, quoi?...
Je parle librement même devant le roi.
Jusques dans ce pays de honte et d'esclavage
J'ai porté dans mon cœur la liberté sauvage
De nos forêts; Alboin, qu'un peu d'ivresse absout,
Est le premier parmi ses égaux, voilà tout;
Et, fût-il libre autant qu'un empereur de Rome,
Depuis qu'il est un roi ne suis-je plus un homme?...

ALBOIN.

Parle, parle; écoutons Didier.

DIDIER.

Je disais donc

Que l'on ne doit pas faire un entier abandon
Du passé, ni marcher aveugle sur la trace
Des Grecs et des Romains, peuples de vieille race,
Mais qu'il nous faut choisir dans les mœurs des aïeux
Et de ces nations ce que l'on fait de mieux :
Il faut être, en un mot, l'exemple est assez rare,
Juste comme un Romain et fier comme un Barbare.

Le roi rit et se moque de Didier avec ses amis.

ALBOIN.

Ha! ha! ha!...

DIDIER.

Faudra-t-il végéter sous ta main
Cruel comme un Barbare et faux comme un Romain?

ALBOIN.

Didier nous brave, amis, vous venez de l'entendre.
C'est un Grec, un Romain, cet homme a le cœur tendre,
Il aspire aux vertus des peuples policés...
Je suis Lombard; je suis le maître, obéissez.

DIDIER.

Quoi! cette fille est noble, elle est belle, elle est pure,
Et c'est pour la briser ainsi par la torture
Que tu l'épouses!... roi, c'est nous outrager tous
Que d'avilir ce front qui va régner sur nous.

ALBOIN.

Ah! ce méchant rhéteur me fatigue.

A Didier qui veut poursuivre.

Silence,
Didier! je ne veux plus supporter d'insolence.

DIDIER.

C'est ainsi que les rois traitent la vérité.

ALBOIN.

Mais tu ne vois donc pas que tu m'as irrité,
Que depuis trop longtemps ma bonté te tolère,
Et qu'à peine je puis maîtriser ma colère
Qui se soulève?...

DIDIER.

Eh bien : ne la maîtrise pas.

ALBOIN.

Misérable !...

Alboin et Didier sont entourés et contenus par leurs amis.

CLÉPHON.

Arrêtez ; trêve à de tels débats.

LES LOMBARDS.

Arrêtez.

DIDIER.

Je l'attends.

CLÉPHON.

Ce serait une faute
Que de verser le sang du comte, il est ton hôte ;
Au festin près de toi nous l'avons vu s'asseoir,
Et plus de dignité convient à ton pouvoir.
Que dans ce sentiment ta colère s'apaise.

ALBOIN.

Assez ; qu'on m'obéisse, et que Didier se taise.

A l'échanson.

Présente cette coupe à Rosemonde ; allons,
Et qu'elle se résigne à ce que nous voulons.

L'échanson présente à Rosemonde la coupe d'Alboin ; elle la voit et elle recule avec un mouvement d'horreur.

ROSEMONDE.

Mon père ! voilà donc après toute une vie
D'épreuves, de revers et d'efforts de génie,

Après tant de travaux et de gloire, ô mon roi!...
Voilà donc ce qui reste à ta fille de toi!
Ah! la veille du jour où de ton char de guerre
Tombé sanglant, tu fus traîné mort sur la terre,
Mes lèvres te baisaient, ô vénérable front!
Front couronné qu'on livre à ce dernier affront!
Et c'est là, siége ardent de force et de puissance,
Là même où des projets si grands prirent naissance,
O mon père! c'est là, dans ce foyer divin
Où ton âme vivait, qu'ils ont versé le vin...
Et je profanerais, moi, par un sacrilége,
Tes restes vénérés quand rien ne les protége!...
Ah! je voudrais pouvoir verser là tous mes pleurs,
Et mon âme et mon sang fidèle à tes malheurs.

Elle s'évanouit et tombe dans les bras d'Égilde et des jeunes filles.

ALBOIN.

La voilà maintenant qui pleure et qui se pâme;
Mon pouvoir ne va pas jusqu'au fond de son âme.
Pleurante à mes côtés, je ne veux plus la voir,
Venez; allons sans elle aux tables nous asseoir.
D'un regard ennemi cette femme m'observe,
Et de nos entretiens elle éteindrait la verve.
Versez les meilleurs vins aux convives du roi:
Vous, braves compagnons, à table, suivez-moi.

Alboin et les convives reviennent dans la salle du festin.

SCÈNE V.

ÉGILDE, HIRMÈS, ROSEMONDE, ESCLAVES.

HIRMÈS, après avoir regardé autour de lui, s'approche de Rosemonde, qui revient à elle-même.

Ce fut toujours l'honneur des hommes de ta race

De porter fièrement leur dernière disgrâce.
Soit vaincu, soit vainqueur, chacun d'eux sans effort
Combat, sourit et meurt dédaigneux de la mort.
La honte d'être esclave est tout ce qu'il redoute.
Et son cœur perd la vie et le sang goutte à goutte,
Aussi ferme qu'un roc dont la source tarit ;
Dans un dernier revers quand ton peuple périt,
Tu ne peux pas vouloir échapper par la honte
A nos malheurs, à ceux de ton père, j'y compte ;
Nous ne te verrons pas épouse esclave ici...
Prends, Rosemonde, prends.

ROSEMONDE.

Oh! du poison, merci.

Elle prend vivement le poison et le donne à Égilde.

Garde bien ce trésor : notre ennemi m'observe;
Ils ont pris le poison que j'avais en réserve,
Tu le sais bien; mais toi que l'on surveille moins,
Tu les tromperas mieux en me donnant tes soins.

ÉGILDE.

Comptez sur moi.

A part pendant que Rosemonde s'éloigne.

Je veux égaler son courage;
C'est peu de la servir, j'oserai davantage.
A nous deux le poison, et j'aurai ce bonheur,
Après tous nos revers de mourir dans l'honneur.

ROSEMONDE *prend à part Hirmès.*

Sur le bord des fossés vers la porte qui s'ouvre,
Du côté des remparts de Ravenne on découvre
Sur la terre gisant un corps, celui du roi,
De mon père... Voici ce que j'attends de toi :
Par les malheurs communs, par ta main que je serre,

A ce roi qui t'aimait accorde un peu de terre;
Il faut pendant la nuit affranchir des Lombards
Et sa grande ombre errante et ses restes épars.
La terre défendra ses os de leurs outrages,
Tandis que son esprit monte vers les orages,
Et son cher souvenir restera dans nos cœurs,
Toujours inaccessible aux haines des vainqueurs.
Ce devoir accompli, pars seul, cache ta vie
Dans nos vieilles forêts de la Scandinavie.
Et va choisir ton duc parmi ceux qui, du moins,
De nos derniers revers ne furent pas témoins.....

HIRMÈS.

Mais toi, ma fille, toi, faut-il que je te laisse
Au pouvoir d'un vainqueur sans pitié? Ta faiblesse
Aux maux que nous souffrons sait déjà compatir.
Te résignerais-tu?...

ROSEMONDE.

Qui? moi?... Tu peux partir.

SCÈNE VI.

ÉGILDE, ROSEMONDE, ESCLAVES.

ROSEMONDE, *à part.*

Tout à l'heure un espoir de vengeance prochaine
Traversait mon esprit comme un éclair de haine.
Si Didier...

A Égilde.

Ce Didier si brave, n'est-ce pas?
Ce duc que le soldat aime à suivre aux combats?
Qui d'un riche butin les épaules chargées,
Se plaît à la frayeur des villes saccagées?

Devant qui nos soldats les plus braves ont fui.
Et qu'on admire autant qu'Alboin même?...

ÉGILDE.

C'est lui.

ROSEMONDE.

Ici, contre le roi, je l'ai vu me défendre,
Lui seul. Qui me dira le parti qu'il faut prendre?

ÉGILDE.

Le fer et le poison sauvent de tout danger.

ROSEMONDE.

Tu ne veux que mourir, moi je veux me venger.

ÉGILDE.

Hâtez-vous : ce Didier qui vous a défendue
Se plaint amèrement de vous avoir perdue.

ROSEMONDE.

Lui?

ÉGILDE.

Sur votre personne il pense avoir des droits,
Il est jaloux d'Alboin, il vous aime.

ROSEMONDE.

Tu crois?...

ÉGILDE.

Ne vous souvient-il pas, lorsqu'il vint sous nos tentes,
Par combien de regards, d'actions éclatantes,
Aux chasses comme aux jeux il sut vous faire voir
Son désir de vous plaire et de vous émouvoir?
Vous vous en souvenez...

ROSEMONDE.

Égilde, mon vieux père,
Votre roi, n'est qu'un tronc étendu sur la terre;

Ses restes dans la nuit abandonnés aux chiens,
Sont profanés, voilà de quoi je me souviens.

A part, après s'être éloignée d'Égilde.

Une grâce dernière, ô dieux! l'intelligence
Des moyens les plus sûrs d'accomplir ma vengeance.

Il se fait un grand bruit dans la salle du festin; les tentures du fond sont agitées, et l'on entend les cris des Lombards. Égilde fuit, en croyant que les vainqueurs reviennent. Elle prend le poison.

ÉGILDE.

Ils viennent; les voilà...

ROSEMONDE.

Malheur! fatalité!...
Rien ne pourra du moins abaisser ma fierté.

A Égilde.

Le poison.

ÉGILDE.

J'ai gardé votre part.

ROSEMONDE.

Et le reste?...

ÉGILDE.

Là; Didier peut venir, je suis libre.

ROSEMONDE.

J'atteste
L'âme de mes aïeux, Égilde, à la hauteur
De ce fier mouvement j'élèverai mon cœur.

A part.

Ils ne viennent donc pas; puisque ma mort est sûre,
Les périls que je cours et les maux que j'endure,
Rien ne doit m'arrêter. Si j'osais cette nuit...
Tout me sert au milieu du désordre et du bruit...

Par haine... par amour peut-être... oh! quelle joie!...
Oui, j'ai vu, j'ai compris, je saisirai ma proie.

Elle revient vers Égilde.

Égilde, déjà pâle et froide entre mes bras...
Déjà libre... ma sœur, je ne te quitte pas.
Écoute, écoute bien, je te venge... Oui, console
Par ce dernier espoir ton âme qui s'envole.
A mon père, à tous ceux qui sont morts de sa main,
Apprends qu'il ne sera qu'un cadavre demain.

ÉGILDE.

Qu'attendez-vous de moi? J'écoute.

ROSEMONDE.

Que t'importe,
En mourant, de passer le seuil de cette porte
Ou de celle-là? Rien; mais il m'importe à moi
De n'être pas conduite à la chambre du roi.
Pendant que ton aspect le trompe, je prépare
Le coup mortel qui doit nous venger du barbare.

ÉGILDE.

De Didier ou du roi je ne redoute rien,
Et je veux en mourant vous servir.

ROSEMONDE.

Bien, c'est bien;
Venez vite, parez Égilde. Qu'elle prenne
Mon manteau, mes colliers, ma parure de reine.
Noble fille, tu sers ma haine, et sur ton front
La couronne royale a remplacé l'affront.
Enfin j'ai ma vengeance! et quand ce maître infâme
Viendra redemander celle qu'il croit sa femme,
Seul, dans l'ombre, pesant de sommeil et de vin
Qu'il erre, qu'il m'appelle et qu'il me cherche en vain.

A Égilde.

Dans l'angle le plus noir de cette chambre obscure
Tiens-toi silencieuse, et ma vengeance est sûre.
S'il te voit, au contraire, imite mon maintien,
Sois fière et menaçante; oh! c'est cela, c'est bien.
Tu souffres, pauvre enfant, et tu fais sur toi-même
Tout l'effort que demande une lutte suprême :
Du courage, il faut vivre; il faut par devoûment
Résister, échapper à la mort un moment;
Dieux! ranime ta force et ton intelligence:
Tu trembles, tu consens à mourir sans vengeance...

ÉGILDE.

Non : à vous, si la mort me donne un peu de temps,
A vous mon dernier souffle et mon dernier instant;
Non : votre voix m'anime, elle me fortifie,
Votre noble projet me retient dans la vie;
Ne craignez rien. Je veux, par un suprême effort,
Maîtriser le poison, dissimuler la mort,
Vous servir; du malheur c'est surtout l'avantage,
Qu'il nous force à montrer notre plus grand courage
Et notre dévoûment; poursuivez, ayez foi;
Sans craindre ma faiblesse éloignez-vous de moi...
Qu'il vienne, cet Alboin, qu'il vienne et tout à l'heure
Vous me verrez mourir comme il faut que je meure.

ROSEMONDE.

Avec la mort d'ailleurs voici l'espoir des cieux
Où tu retrouveras ton père, les aïeux
Portés sur la tempête, et les femmes guerrières
Dans les brumes du nord combattant les premières;
Opposons cet espoir à nos tourments; le cœur
Survit à tout, Égilde, et c'est le grand vainqueur.

Les tentures du fond sont relevées, et les convives paraissent.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE BARDE, LOMBARDS.

LE BARDE.

Dans cet appartement introduisez la reine
Chez le roi son époux ; allez. Vous, qu'on entraîne
Chez Didier cette fille en larmes ; du festin
Les lampes vont pâlir aux lueurs du matin ;
Les convives pesants regagnent leur demeure,
Et de la nuit les coqs chantent la dernière heure.
Allez, voici le roi.

Quelques jeunes filles conduisent Egilde chez Alboin, et d'autres Rosemonde chez Didier.

SCÈNE VIII.

ALBOIN, DIDIER, LE BARDE, CLÉPHON, COMTES GUERRIERS.

ALBOIN.

Je veux qu'à notre tour
Nous allions brûler Rome, et je vais prendre jour ;
Cette Rome n'est plus qu'une ombre, un simulacre ;
Ce qu'Alaric a fait, ce qu'a fait Odoacre,
Je le veux accomplir avec vous, mais si bien
Qu'après notre passage il ne reste plus rien ;
Rien de ce capitole et des hautes murailles
Que lavèrent le flux et reflux des batailles ;
Ce projet doit vous plaire et vous entraîner tous ;
Embrassez-le, Didier, au lieu d'être jaloux
De me voir épouser Rosemonde ; une femme
Ne doit jamais tenir tant de place en notre âme ;

Égilde, qu'on te donne, est belle; et, sur ma foi,
Je l'aurais volontiers prise pour femme.

DIDIER.

Roi,
Mon dépit tombe; Égilde est une noble fille
Qu'on pourrait accepter pour mère de famille.
Rosemonde est à toi, n'en parlons plus.

ALBOIN.

Ta main;
Et pour exécuter nos projets, à demain.

DIDIER.

A demain.

Ils se retirent tous, excepté Cléphon; Didier va chez lui.

SCÈNE IX.

ALBOIN, CLÉPHON.

ALBOIN.

Oui, déjà ce peuple se soulève,
A ces esprits ardents il faut un nouveau rêve:
Vers je ne sais quel but poussés par leur instinct,
Ils cherchent dans les vents une odeur de butin.
Occupons cette ardeur; Cléphon, tout est tranquille,
Tout dort autour de nous, le palais et la ville;
Je regrette ce temps perdu dans le sommeil;
Il est sans gloire. Avant le lever du soleil
Sur tous nos compagnons endormis dans les fêtes
Jette soudain les sons éclatants des trompettes;
Rassemble au champ de Mars les ducs; et, dans ses bras
Rosemonde aujourd'hui ne me retiendra pas;
Va donc.

SCÈNE X.

ALBOIN, PUIS ROSEMONDE.

ALBOIN pose sa couronne.

Elle est de fer et non d'or; c'est pour dire
A tous ceux que le rang où je suis peut séduire,
Que régner ce n'est pas promener ses loisirs
Loin des camps, ni passer de plaisirs en plaisirs
Aux acclamations d'une foule idolâtre,
Mais que chez les Lombards gouverner c'est combattre.

Avant d'entrer il s'arrête et Rosemonde paraît.

Gardons-nous toutefois de paraître empressé,
Par sa morne douleur la reine m'a blessé;
Il convient de prouver à celle qui me brave
Qu'elle est auprès de nous moins épouse qu'esclave.

SCÈNE XI.

ROSEMONDE, PUIS DIDIER.

ROSEMONDE.

Va misérable, va, ton destin s'accomplit.
Rosemonde n'a pas approché de ton lit;
Elle a pu rester libre et pure en ta puissance;
Va, ta fortune fuit et mon vengeur s'avance.

DIDIER.

Égilde, pourquoi fuir? Je ne serai pour toi
Qu'un ami dévoué, je t'en donne ma foi.
Ton maître a désiré te confier sa peine;
Viens, Égilde; je veux te parler de la reine.
Pour elle contre Alboin mon cœur s'est révolté;
Son malheur m'intéresse et j'aime sa fierté.

Égilde, à mon amour crois-tu qu'elle réponde?
Parle...

Au moment où Didier va vers Rosemonde qui s'est retirée vers le fond, elle se tourne brusquement vers lui.

ROSEMONDE.

Je ne suis pas Égilde.

DIDIER.

Rosemonde!...

ROSEMONDE.

Je suis reine, je suis la fille du vieux roi
Dont on a mutilé le corps : regarde-moi.

DIDIER.

Rosemonde!..,

ROSEMONDE.

Moi-même : as-tu peine à le croire?
N'as-tu pas vu la coupe où ce roi vient de boire?
C'est comme s'il avait bu le sang et les pleurs
De mon père : malheur à de pareils vainqueurs!...
Oui, je suis Rosemonde, et loin d'être réduite
A sauver mon honneur outragé par la fuite,
Je reste; je me venge, et, pour mieux assouvir
Ma haine, je me donne à qui veut me servir.

DIDIER.

Quoi! tu consentirais...

ROSEMOMDE.

A tout : à reconnaître
En toi, noble Didier, mon sauveur et mon maître.
Tu me vis à regret femme d'Alboin, et moi,
Je t'accepte à mon tour pour époux et pour roi.

DIDIER.

Est-il vrai? c'est à moi que la reine se donne!

ROSEMONDE.

Oui ; mais avant, Didier, pose cette couronne
Sur ton front... Que mon père à l'instant soit vengé;
Apaise par le sang son cadavre outragé :
Frappe Alboin!

DIDIER.

Que dis-tu?... Qui, moi, que j'accomplisse
Ce crime obscur! Caché dans une ombre complice,
Moi, qui peux au grand jour paraître grand et fort,
Que j'aille lâchement tuer ce roi qui dort!
Peux-tu le demander ici, dans sa demeure?...

ROSEMONDE.

Je ne demande pas, Didier, je veux qu'il meure!

DIDIER.

Je ne frapperai pas cet homme.

ROSEMONDE.

Alors, c'est toi
Que je vais dénoncer aux vengeances du roi;
Oui, je vais à l'instant le retrouver, lui dire
Que tu me veux pour femme, et que, pour me séduire,
Tu viens de m'entraîner dans ta chambre : Il te hait,
Il me croira; ta perte est sûre, c'en est fait :
Choisis, il faut régner ou mourir!

DIDIER.

Que dit-elle?...

ROSEMONDE.

Que je poursuis Alboin d'une haine mortelle,
Et que j'aurai pour toi, si tu lui sers d'appui,
Autant d'aversion que j'en avais pour lui!

DIDIER.

Ne crois pas que la peur m'entraîne ou me retienne;

Mais sa main droite là vient de toucher la mienne.

ROSEMONDE.

Alboin se souviendra de ce traité de paix :
Je croyais voir un homme en toi; je me trompais.
Cœur faible, âme débile et toujours incertaine,
Dans l'amitié flottante ainsi que dans la haine;
Tu t'es vanté, dit-on, de détester ce roi
Qui vous méprise tous et qui combat dans toi
Le résultat... Des cris, des transports, rien en somme,
Et ta haine n'était qu'un mépris de jeune homme.

DIDIER.

Je le hais de tout cœur.

ROSEMONDE.

Tu t'es vanté d'avoir
Un amour vrai pour moi; tu semblais t'émouvoir
Pour arrêter Alboin qui me faisait outrage;
Je n'ai vu là pas plus d'amour que de courage.

DIDIER.

Vous ne le croyez pas.

ROSEMONDE.

N'en parlons plus.

DIDIER.

Tenez;
Dites-moi seulement que vous vous souvenez
Du jour où je vous vis dans les forêts des Gaules
Ces longs cheveux tressés flottant sur vos épaules;
Votre cheval sans frein, à travers les grands bois,
Vous emportait au loin... Je vous suis, et je vois
S'élancer et mugir avec des bonds superbes
Un taureau qu'on chassait parmi les hautes herbes;
Vous étiez en péril... vous! L'animal percé

D'un long épieu, tomba mortellement blessé;...
Vous me vîtes alors... Depuis, il faut le dire,
Mon espoir a toujours cherché votre sourire...
Reine, souvenez-vous, et je vous défendrai.

ROSEMONDE.

Non : venge-moi d'abord, puis je me souviendrai.
Il importe à ta gloire aussi bien qu'à ma haine,
Que ce roi meure : il est hors de l'espèce humaine;
Si vil par ses instincts et descendu si bas
Que dans ce misérable on ne retrouve pas
Un seul vestige d'homme, et qu'on doit reconnaître
Comme lâches tous ceux qui l'acceptent pour maître.
La cruauté chez lui prend des aspects nouveaux...
C'est une bête fauve au milieu des troupeaux;
Et lorsque la frayeur trouble au loin les étables
Et les bergers poussant des cris épouvantables,
Intrépide est celui qui s'arme de l'épieu;
Va, ton bras qui le frappe est le fléau de Dieu.
Exécute à l'instant ce que je te propose,
Et que ce grand amour prouve enfin quelque chose.

DIDIER.

Oh! que par tes discours et tes regards puissants
D'invisibles liens tu captives mes sens!...
Rosemonde, ta voix et ta parole émue
Ont un pouvoir secret qui charme, qui remue,
Qui trouble en pénétrant jusques au fond du cœur;
Le malheur sur ton front met un attrait vainqueur,
Et pare ta beauté d'un si divin prestige
Que l'espoir d'être aimé me donne le vertige.
Non, il n'est pas de crime, il n'est pas de danger,
Qu'avec toi ton amant ne veuille partager;

Je peux sans hésiter, quand la reine l'ordonne,
Frapper Alboin, non pas pour avoir sa couronne,
Ses armes, son pouvoir, sa fortune de roi;
Mais pour te mériter, pour être aimé de toi,
Pour préférer ton cœur à l'empire du monde...
Malheureux!... Il était mon hôte, Rosemonde,
Ah! ce n'est qu'en fuyant que je puis échapper
A l'ascendant fatal qui me pousse à frapper.

Didier veut s'éloigner, Rosemonde l'arrête.

ROSEMONDE.

Écoute : sais-tu bien quel avenir prospère
Mon amour préparait au vengeur de mon père!
Régner, vaincre avec lui ce n'était pas assez :
Pour fuir le souvenir de mes malheurs passés,
Mon espoir, dans la gloire à son règne promise,
Voyait Rome détruite et Byzance soumise,
Mes Gépides vaincus, dispersés dans les bois,
Pour servir mon époux revenaient à ma voix;
Et tu formais alors une nation grande
Des deux peuples unis;... mais non! Je lui demande
De punir cet Alboin, de m'arracher des bras
De cet homme odieux, et Didier n'ose pas.
Didier, voici l'infâme : attendras-tu qu'il sorte?
S'il reconnaît Égilde et s'il voit qu'elle est morte,
Il va venir.

DIDIER.

Égilde!...

ROSEMONDE, *avec fierté.*

Elle a pris du poison,
Et, pour fuir l'esclavage, elle meurt.

DIDIER.

Trahison!...

Reine, vous l'admirez, vous lui portez envie,
Vous la suivrez sitôt qu'on vous aura servie.

ROSEMONDE.

Moi?

DIDIER.

Le poison est prêt, il est dans votre main.

ROSEMONDE.

C'est vrai : mon avenir est encore incertain ;
Si tu ne venges pas mon père tout à l'heure,
Si cet homme est mon maître, il faut bien que je meure.
Manifeste l'audace et la fierté d'un roi,
Règne sur les Lombards, tu régneras sur moi.
Ils me verront demain, de leur grande assemblée
Traverser les rumeurs sans en être troublée,
Partager tes périls, et te suivre à cheval ;
Justifier la mort de ton lâche rival
Avec l'autorité que mon malheur me donne,
Et dire qu'à toi seul sont dus sceptre et couronne.
Ils comprendront alors que Rosemonde est loin
D'accepter pour Didier les injures d'Alboin.

DIDIER.

Des injures à moi! Que disait-il, l'infâme?

ROSEMONDE.

Didier n'est qu'un enfant, Didier n'est qu'une femme!
Devant les grands périls toujours il recula :
N'espérez rien de lui, Lombards.

DIDIER.

Attends-moi là.



SCÈNE XII.

ROSEMONDE.

O mon père, ô mon roi ! viens, hâte-toi, grande ombre !
Viens contempler mon œuvre à travers la nuit sombre.
Un vengeur suscité contre ton assassin,
De ma haine pieuse accomplit le dessein.
Il sera le plus fort! Oh! la lutte s'engage...
Que ne puis-je à sa force ajouter mon courage!
Ma haine à son ardeur, et Didier l'abattrait!
Oh! si chaque transport du cœur était un trait,
Et qu'on pût poignarder avec une pensée,
Je voudrais, de la rage en mon sein ramassée,
De tout mon désespoir ne former aujourd'hui
Qu'un seul désir de mort pour le lancer vers lui!
Il succombe!

SCÈNE XIII.

ROSEMONDE, ALBOIN, DIDIER.

ALBOIN.

Au secours! je suis mort!...

DIDIER.

Il expire!
Viens, sortons : j'ai vengé ton père!

ROSEMONDE.

A toi l'empire!

DIDIER.

Et maintenant, suis-moi, reine; tu m'appartiens.

ROSEMONDE.

Va vite prévenir mes amis et les tiens.
Va, le temps presse; ici je compte vous attendre.

Hâte-toi ; le pouvoir est à qui sait le prendre.

(Didier sort par le fond. Alboin, mortellement blessé, sort de sa chambre.)

SCÈNE XIV.

ALBOIN, ROSEMONDE.

ALBOIN.

Arrêtez l'assassin ! A l'aide ! à l'aide ! à moi !
Mes comtes, mes amis, secourez votre roi !

(Rosemonde prend au fond une lampe, et va vers Alboin s'assurer s'il est bien mort. Ils se regardent.)

Cette femme, quelle est cette femme ?

ROSEMONDE.

La haine,
La vengeance, tardive, il est vrai, mais certaine.

ALBOIN.

Ah !

ROSEMONDE.

Regarde-moi bien.

ALBOIN.

Fantôme, que veux-tu ?

ROSEMONDE.

Je veux te voir mourir à mes pieds abattu.

ALBOIN tombe près de sa couronne.

Rosemonde !... Elle est morte.

ROSEMONDE.

Elle est encor vivante
Pour jouir de ta mort et de ton épouvante.

ALBOIN.

Mes armes ! dieux d'enfer !...

(Il s'efforce de saisir son épée. Rosemonde repousse son bras.)

ROSEMONDE.

Tes armes, et pourquoi?
Ta puissance et ton sang s'écoulent devant moi,
Misérable, et tu meurs sous la main d'une femme.
Te voilà donc, vainqueur grossier, soldat infâme,
Qui mêles la débauche avec la cruauté,
Et n'as de la valeur que la brutalité!
Toi qui souillais le trône ainsi que la victoire,
Souviens-toi de la coupe où je fus près de boire.
Je me venge; voilà tes crimes expiés;
Je te brave mourant et je te foule aux pieds.
Ta gloire, tes projets de conquérir le monde,
Ta vie et ton pouvoir, c'est moi, moi Rosemonde,
Qui les brise : on me sert, on m'obéit chez toi;
J'ai commandé ta mort et je vais faire un roi.
C'est Didier, ton rival, ton ennemi, qui m'aime,
Et qui pour m'obtenir t'a poignardé lui-même.
Aux respects des Lombards je vais le signaler;
Je régnerai sur eux s'il me plaît de régner.
Toi, cependant, tu meurs, et tu meurs ma victime,
Et ton nom exécré dans la honte s'abîme;
La grande âme du roi lâchement outragé
Triomphe par sa fille, et mon père est vengé.

SCÈNE XV.

ROSEMONDE, ALBOIN, DIDIER, CLÉPHON, HIRMÈS, LE BARDE, JEUNES FILLES, LOMBARDS.

ALBOIN.

A l'aide! à moi!

ROSEMONDE.

Voici, voici Didier; c'est l'homme
Qui commande aux Lombards et qui doit brûler Rome;
Subis son avenir, c'est ton dernier affront;
Fille des rois vaincus, je pose sur son front
La couronne de fer des Lombards : je proclame
Le roi Didier; toi, meurs victime d'une femme!

ALBOIN.

Ah! traîtres!...

ROSEMONDE.

Il est mort! Vous, acceptez ce roi :
Il est digne du trône, étant choisi par moi.
Hommes du nord, vos Dieux, protecteurs de la femme,
Ont mis je ne sais quoi de divin dans son âme,
Et leurs arrêts vous sont proclamés par ma voix.
Qu'il règne, que Didier monte sur le pavois!

CLÉPHON.

Amis, vive Didier!

LE LOMBARD.

Vive Didier!...

CLÉPHON.

L'hommage
Et le respect de tous sont dus à ton courage;
Tu vas régner sur nous.

Rosemonde prend le poison tandis que les Lombards entourent le nouveau roi.

DIDIER.

Son amour m'a rendu
Digne de commander, et le trône m'est dû.

Rosemonde.

Suis-moi, reine : je veux que le peuple t'admire,

Et par respect pour toi qu'il m'élève à l'empire.
Tes malheurs, ton courage, et surtout ta fierté,
Donneront leur prestige à mon autorité.
Tu l'as promis : suis-moi, le jour vient de paraître,
Allons au champ de Mars.

ROSEMONDE.

Oui ; je veux reconnaître
Tes services, tes droits. Sortons : ce jour est beau.

Apercevant Hirmès.

Hirmès, le champ de Mars est-il près du tombeau
De mon père?

HIRMÈS.

Tout près.

ROSEMONDE, *à part.*

Il faut que je me traîne
Jusque-là pour mourir.

A Didier.

Partons-nous, Didier?

DIDIER.

Reine,
Partons.

ROSEMONDE.

Heureux moments! je m'acquitte envers toi;
Je te l'avais promis, Didier, tu seras roi!

FIN.